

## POSTFACE

Marcel COURTHIADE

« LE TALENT SANS INSTRUCTION EST COMME UN LOUP SANS FORÊT »

PAPÛŠA

*Si je n'avais pas appris à lire et à écrire, pauvre niaise,  
peut-être aurais-je été heureuse ! (Papùša)*

Cette année marque le centenaire de la naissance de la poétesse Papùša – connue à l'état civil polonais comme Bronisława Wajs. Cette rromni a atteint bien malgré elle une renommée internationale, comme premier écrivain (d'après guerre) en langue rromani. A ce titre elle est connue au moins de nom de pratiquement tous les Polonais – un peu pour sa création, surtout parce qu'elle est la preuve de la bienveillance des Polonais vis-à-vis des Rroms.

Mais qu'en est-il en réalité de ces prémices de poésie rromani qu'elle nous confie et de cette destinée singulière dans un pays déchiré ? Pourquoi cette contradiction entre les deux citations qui ouvrent notre postface ?

Il importe d'abord de situer son pays, ses montagnes, ses forêts : la Pologne où elle naît et grandit n'est pas celle que nous connaissons aujourd'hui. A l'époque, l'est du pays couvre une vaste zone s'étendant à 150 km au nord-est de Vilnius au nord et au moins aussi loin au sud-ouest de Lviv au sud. Papùša vient au monde justement en Volhynie, dans l'Ukraine d'aujourd'hui, dans les *kresy* – comme on appelle ces vastes régions perdues par la Pologne et intégrées après-guerre par l'Union soviétique. Ce n'est qu'au lendemain de la conférence de Postdam qu'elle et sa famille font partie des convois qui les conduisent dans les *ziemie odzyskane*, c'est-à-dire sur les territoires anciennement allemands intégrés à la nouvelle Pologne jusqu'à la ligne Oder-Neisse. C'est dans ces régions étrangères où ils sont arrivés dans les grands mouvements de population d'après-guerre que les Wajs vont circuler en *lod* (c'est-à-dire en "camp ou bivouac tzigane") et chercher à s'implanter après des années de souffrances passés sans feu et sans soutien dans les bois de Volhynie – comme Papùša le rapporte dans "Larmes de sang" :

Dans la forêt sans eau, sans feu – une grande famine.

Où faire dormir les enfants ? Il n'y a pas de tente.

Nuit et jour – impossible d'allumer du feu

la nuit il nous trahirait aux Allemands ;

le jour ce serait la fumée.

Cette aspiration à la sédentarisation correspondait aussi au vœu du Parti, qui reprend à son compte la propagande de "sédentarisation-rentabilisation" des Rroms par les Soviétiques. En fait, les communistes, polonais ou autres, considèrent les Rroms comme les résidus

d'un monde obsolète qui disparaîtront d'eux-mêmes avec le "progrès social" pour se fondre dans l'ensemble de la population, mettant fin à toutes leurs spécificités. Bien entendu celles-ci ne sont perçues que comme des tares ou des handicaps – c'est là une vision qui n'est pas limitée au communisme : elle est partagée par le Polonais moyen, même le plus hostile au communisme.

Or, en même temps, loin des directives théoriques du Parti, les autorités locales, également composées de Polonais moyens, mais ceux-là en tant qu'habitants en contact direct avec les Rroms, refusent à ces derniers l'installation dans les villages et l'accession à la propriété de ces familles sur leur commune, ceci malgré leur pouvoir d'achat ; en effet, ces Rroms n'avaient jamais été pauvres. Les divers prétextes invoqués ne peuvent bien sûr cacher la raison hélas profonde comme partout que personne ne veut de "tsiganes" dans son espace vital. Voilà la situation au moment où Papùsa est "découverte" par un jeune critique littéraire doté d'une grande curiosité intellectuelle, Jerzy Ficowski, chargé par le pouvoir d'enquêter parmi les Rroms pour savoir comme ils avaient traversé la guerre.

Ficowski lui-même avait été actif dans la résistance (sous le nom de code de Wrak) et bien entendu le sujet lui tenait à cœur en même temps que le séduisait la perspective de côtoyer des Rroms. En effet, ce Varsovien qui n'était ni Rrom ni juif a appris à la fois le rromani et le yiddish, c'est lui qui a "découvert" en rromani Papùsa et en yiddish Bruno Schulz, les a traduits et publiés en polonais, les sauvant ainsi de l'oubli. On lui doit aussi plusieurs éditions successives, chaque fois enrichies, de "*Cyganie na polskich drogach*" (Les tsiganes sur les routes de Pologne).

Mais qui sont ces Rroms que Ficowski va interroger sur les années tragiques auxquelles ils ont survécu par miracle ? Car on peut bien parler de miracle quand on sait que le programme de destruction des vies "indignes d'être vécues" lancé par les nazis et repris par la plupart des Etats européens avait massacré plus de 500.000 des leurs, sans compter les autres victimes : veufs, veuves, orphelins et tous ceux qui ont été détruits dans leur chair, leur fécondité ou leur esprit. En fait, il est confronté à des Rroms parmi les plus traditionalistes, voire farouchement intégristes – même s'ils restent très nobles et très ouverts dans leur hospitalité : non seulement ils sont bon nombre, tant hommes que femmes, à soigner leur différence extérieure, mais ils entretiennent bien des coutumes considérées, plutôt à tort qu'à raison, comme « typiquement » rromani : catégorie du pur et de l'impur, jugement et condamnations coutumiers, un certain mépris pour les personnes extérieures au groupe et certaines professions (ceci sous une forme rappelant parfois des rapports de castes), méfiance vis-à-vis de l'instruction et autres traits similaires, tout à fait inconnus de la

mentalité rromani balkanique. Ceci se retrouve au contraire à des degrés divers parmi les Rroms des Carpates, des Pays Baltes et de Russie du Nord ainsi que chez les Manouches, tous issus de la branche carpatique. Il est clair que l'attitude excessivement rigide des populations locales à tradition germanique, austro-hongroise ou prussienne et leur hostilité à toute forme de vie échappant à leur modèle unique, n'a pu que susciter un repli de défense chez ces Rroms ainsi marginalisés, comme ultime réaction de salut. Leur "intégration" a pris ici la forme d'imitation de l'exclusion culturelle de la majorité.

Or, ce mythe occidental d'un modèle de vie et de pensée unique – d'une langue dominante unique donc aussi – a rapidement conquis les milieux russes, puis soviétiques, ainsi que les dirigeants des pays satellites. Même si le respect des langues minoritaires, l'une des réussites du système soviétique, a permis à bien des idiomes – et parmi eux le rromani – d'accéder au moins quelques années à l'écrit, il ne faut pas oublier qu'il ne s'agissait là que d'une mesure provisoire, en attendant le triomphe final et définitif du russe, et qu'en tout état de cause, il était procédé à une uniformisation brutale, doublée d'une intense russification, de toutes ces langues<sup>3</sup>. La mise au pas des modes de vie était on le sait bien plus drastique encore, avec en particulier un combat ouvert contre la mobilité des Rroms. Leur sédentarisation comme mesure administrative était, au-delà du règlement d'un non-problème technique, surtout l'expression de la prétention d'enfermer le monde entier dans des catégories élaborées dans des bureaux et d'éliminer tout ce qui n'entrait pas dans le modèle idéal révélé par la raison souveraine et sans appel des technocrates. Les Rroms, comme souvent, étaient parmi les premiers visés – alors qu'en même temps sur le terrain la famille Wajs et d'autres avec elles se voyaient interdire l'accès à la propriété. Cette campagne vis-à-vis des Rroms, commencée en URSS par la persuasion flanquée de la force, atteint la Pologne vers 1950.

En se rendant chez les Wajs en 1949, Jerzy Ficowski était loin de s'imaginer qu'il allait écrire un chapitre de la littérature d'un peuple réputé sans écriture ! En effet, à cette époque, personne en Pologne n'avait jamais pensé qu'il pourrait y avoir un jour une littérature des Rroms. Sans doute le philologue polonais Antoni Kalina avait-t-il écrit dès 1882 : *"La langue tsigane doit être regardée comme une, homogène et ayant les mêmes droits que toutes les autres de la même famille. Il est du devoir de la science de connaître cette langue dans la forme qui lui est propre, d'extraire de tous les dialectes le fonds commun essentiellement tsigane, de débarrasser le pur métal de tout*

---

<sup>3</sup> Sur l'échec de l'écriture du rromani en URSS dans les années 20-30, v. *Etudes tsiganes* 1990/4, pp. 41-49.

*l'alliage qui s'y était accumulé dans la suite des temps et par le concours de diverses circonstances. Pour atteindre ce but, le meilleur moyen serait la création d'un alphabet propre à la langue tzigane, reposant sur une base scientifique, conforme aux sons de la voix et à ses modifications dans toutes les nuances. Grâce à cet alphabet, la langue gagnerait en lucidité ; de plus, ayant reçu un vêtement qui lui fût propre, elle deviendrait plus accessible à l'étude, et exempte des malentendus qui naissent de son orthographe, aujourd'hui basée sur celles des langues des divers pays et, par conséquent, si disparate et si étrange".* Certes, mais Kalina parlait de science et d'étude, bien loin d'imaginer une littérature. Pourtant, à peu près au moment où Kalina publiait sa grammaire, contenant ces lignes, un Rrom de Paks, à une centaine de kilomètres au sud de Budapest, Sztojka Ferenc, s'appropriait à mettre sous presse un dictionnaire hongrois-rromani<sup>4</sup> de quelque 13.000 entrées, auquel il joignait en annexe et illustration deux douzaines de poèmes, qu'il avait pour certains traduits du hongrois, pour les autres composés lui-même. Ecrits dans un rromani bancal, voire fautif, ce sont des vers pieux, des compliments à des Habsbourg ou des poèmes culinaires dits de "gastrolyrique" mais ils constituent la première trace d'une littérature d'auteur – première trace qui tombe en fait très vite dans l'oubli. Il faut attendre 1924 pour qu'en Russie, puis au niveau de toute l'Union soviétique, on voie la campagne de graphisation (*создание алфавита*) des langues dites de tradition orale doter le rromani d'un alphabet, cyrillique et bien imparfait. C'est pourtant lui qui va permettre la publication de quelques dizaines de titres de poésie, mais surtout d'une prose assez originale et savoureuse. La seconde guerre mondiale mettra fin à ce timide essor qui n'aura eu d'écho que dans quelques cercles assez restreints et en tous cas pas à l'étranger. C'est la raison pour laquelle, lorsque Ficowski "découvre" Papùša, il pense tomber en face d'un phénomène, comme il l'écrit lui-même.

C'est dans ce contexte que survient en 1949 la rencontre entre Papùša<sup>5</sup>, alors âgée de 40 ans, autodidacte fascinée par la lecture, et Jerzy Ficowski, curieux intellectuel polonais, critique littéraire, publiciste, ethnographe – fin politicien par surcroît. Il était parvenu chez les Wajcs pour mener à bien son enquête et à la tombée du soir, il avise une rromni d'âge moyen qui se tient un peu à l'écart du camp et semble plongée dans un soliloque. Bien entendu il demande aux hommes, avec lesquels il partage un thé, ce que fait cette dame et ils

---

<sup>4</sup> "Un dictionnaire rromani oublié : le "Gyök-Szótár" de F. Sztojka. Paris, L'Harmattan 2011.

<sup>5</sup> C'est dans ses mémoires (*Demony cudzego strachu*, 1986:44) que Ficowski indique que le but de ses recherches parmi les Rroms était le collectage de témoignages sur l'extermination de ce peuple pendant l'occupation hitlérienne.

répondent non sans une certaine ironie qu'elle bavarde tous les soirs avec les moineaux, les arbres et les ruisseaux. La révélation incite Ficowski à s'approcher d'elle et il entend alors sa voix harmonieuse qui semble réciter des poèmes. Intrigué, il l'interrompt pour lui demander où elle a appris ces vers, et dans cette langue de surcroît mais la réponse le stupéfait encore plus : elle n'a rien appris, elle parle simplement avec ses amis qui l'entourent : les moineaux, les arbres et les ruisseaux. Ficowski se convainc très vite qu'il s'agit de vériatbel lyrisme mais ne sait comment capter cette création. Il lui demande alors si elle sait écrire. Oui, lui répond-elle, elle a appris toute seule<sup>6</sup> étant petite. Il la prie alors de noter par écrit ses improvisations et de les lui expédier par la poste à Varsovie. C'est ce qu'elle fait pendant plusieurs mois et se pique assez vite au jeu, demandant le silence autour d'elle lorsqu'elle « compose ». Le lettré rassemble ces textes, les corrige, les traduit mais, avant de les publier dans un recueil, il s'en inspire pour un article de 1950 dans la revue "*Problemy*" qui marquera un virage dans ses relations avec Papùsa et les Rroms, un virage même dans la vie de Papùsa.

C'est pour cette raison que dans les années puis les décennies qui suivent, et les éditions qui se succèdent, cet homme apparaît peu à peu comme le « découvreur » et traducteur providentiel de Papùsa – à tel point que c'est sous son nom qu'en 1956 est publié le seul recueil bilingue : « Chants de Papùsa – poèmes en langue tsigane, traduits, retravaillés, complétés d'une introduction et d'explications par Jerzy Ficowski<sup>7</sup> ». Il est de bon ton, depuis quelques années, de considérer Ficowski comme un manipulateur sans scrupules, dont les menées ont porté une grave atteinte à la position de Papùsa parmi les siens, et même à sa santé.

Il serait vain de rechercher les intentions des uns et des autres ; seuls les faits et les écrits peuvent jeter un peu de lumière sur cette période ambiguë de l'histoire et nous nous bornerons à les rappeler. L'un des épisodes les plus équivoques est le fameux interview de Julian Tuwin, poète polonais majeur de notre siècle (auteur notamment de « La Bible Tsigane », 1933), avec Ficowski, où c'est l'interviewé qui fournit les questions et l'intervieweur qui refond les réponses<sup>8</sup>. Un faux littéraire et un jeu d'intellectuels – une sympathie empreinte de paternalisme, mais aussi d'une certaine mauvaise foi,

---

<sup>6</sup> Plus tard, Ficowski ajoutera une anecdote selon laquelle une épicière juive aurait monnayé à la petite tzigane ses leçons de lecture : une poule volée contre une lettre de l'alphabet mais il semble que l'on soit là bien loin des faits et dans le cliché le plus pur.

<sup>7</sup> Il est toutefois plus modeste dans l'édition de 1990, puisqu'il ne parle de lui-même qu'à la troisième personne, comme le "traducteur", le "petit frère"...

<sup>8</sup> Julian Tuwin (1894-1953) *Cyganie*, In : *Problemy* 1950, Nr 10.

puisqu'elle Papùša, citations *ad oc* à l'appui, y est présentée comme une militante tsigane de la sédentarisation : il lui est attribué un « poème » commençant par ces mots redoutables :

Ah les Tsiganes, que faites-vous  
Quand vous quittez la maison pour voyager  
Vous feriez mieux de m'écouter  
Et de vous inscrire au travail,  
Car si vous ne le faites pas  
Vous croupirez en prison.

L'article est certes dans son ensemble bien plus réservé que les écrits soviétiques des années '30, parmi lesquels on trouve des récits manichéens mettant en scène des héros tsiganes positifs sédentarisés, des abécédaires où l'enfant rom apprenait à lire dans des textes stigmatisant la prétendue « saleté » de son peuple ou caricaturant l'enfer de la vie itinérante avec des poèmes du genre :

Trois ans déjà que nous n'allons plus  
Par monts et par vaux  
Trois ans déjà qu'un tsigane  
Est président de conseil de village » etc.

C'est l'article de 1950 se félicitant de voir, autour de Papùša, des Roms imaginaires gommer toute différence de mode de vie par rapport aux autres citoyens, et non pas les véritables écrits de Papùša, qui va servir de source à des citations répétées ponctuant les appels des autorités à la sédentarisation. Ceci exaspère les Roms alors même qu'ils sont souvent bien intégrés dans la société polonaise dont ils constituent un élément spécifique : la famille Wajs, par exemple, avait déjà manifesté son patriotisme en organisant des concerts de harpe, dont le bénéfice était affecté au financement de la reconstruction de Varsovie, qui avait été pilonnée par les bombardiers nazi.

Mais contribuer à la cause commune et renoncer au voyage font deux – même si, en ces périodes de misère, des difficultés objectives incitent certaines familles à reconsidérer leur mode de vie. En tout cas, la pression brutale des autorités est perçue par beaucoup comme un viol et commence à susciter des réactions de colère.

Au printemps 1950, donc moins d'un an après la première rencontre de Papùša et Ficowski, celle-ci est invitée à Varsovie pour participer, avec quelques autres Roms, à une conférence du Ministère de l'Administration Publique. Le recensement des Tsiganes de Pologne, mesure préliminaire à leur sédentarisation, vient de se terminer : ils sont entre 15.000 et 20.000, dont 75% à type de vie mobile. A cette époque, Ficowski s'élève contre « *le sabotage et l'hostilité ouverte [de certains fonctionnaires, dont] l'exemple le plus criant est peut-être le projet ignominieux de tel chefaillon de province, bien décidé à « apprendre à vivre » aux tsiganes en les enfermant*

*dans des casernes et en les soumettant aux travaux forcés sur le lieu même... de l'ancien camp hitlérien d'Auschwitz-Birkenau ! Là où le vent sème encore les cendres des 25 mille Tsiganes<sup>9</sup> massacrés par l'hitlérisme. Par bonheur, la réalisation de ce projet inhumain fut rapidement empêchée, le pouvoir populaire détruisit dans l'œuf toute tentative de discrimination raciale et punit les coupables. La tutelle sur les Tsiganes devint pleine de sollicitude, d'attention... »* L'évocation d'Auschwitz dans un contexte tsigane, essentiellement dans cette Pologne d'après guerre, dont le parti professait l'anti-racisme à la soviétique, conduisait inévitablement à l'indignation qui transparait dans ces lignes – même si aucune mention au *Samudaripen*, le génocide rom, n'est jamais parue sur les lieux du camp, transformé en Musée, jusqu'à ces dernières années ; quant à l'équité du « pouvoir populaire », dont Ficowski semblait alors convaincu<sup>10</sup>, il n'était pas besoin d'un grand courage pour le vanter.

L'action de sédentarisation évolue rapidement vers une action de « productivisation » des Rroms déjà sédentaires – ceux des montagnes, plus pauvres et souvent méprisés. Au contraire, certains Rroms des plaines ne se résignent que difficilement à s'implanter, malgré la création en 1952 par l'Association des Tsiganes Sédentaires gérant une « coopérative tsigane de chaudronnerie » à Wałbrzych et la publication le 24 mai de la même année d'un arrêté ministériel d'aide « à la population tsigane lors du passage à un mode de vie stable » (Nr 452/52). Ce n'est qu'en 1964 (18.000 Rroms vivent alors en Pologne, dont 10.000 mobiles) qu'une vaste action sera lancée contre le mode de vie itinérant, non pas une interdiction ouverte, mais un recueil de règlements divers : code de la route, réglementation forestière, régulation vétérinaire, interdiction de réunions illégales (mariages en plein air !!) – permettant de manière détournée et pratiquement sans limite de réprimer le voyage<sup>11</sup>. Le nombre de Rroms prenant la route au printemps baisse alors de manière continue et accentuée (1.000 en 1970, moins de 500 en 1976).

Dès ses débuts parmi les Rroms des Plaines, près de Szczecin, Ficowski cherche à « lancer » Papùša ; il semble en fait que la carrière de la jeune femme lui importe assez peu, et c'est surtout sa « décou-

---

<sup>9</sup> Bien entendu il s'agit ici du chiffre du camp ; plus d'un demi million de Rroms ont en effet été assassinés par le nazisme (v. *supra*).

<sup>10</sup> Un quart de siècle plus tard, il est toutefois plus circonspect, puisqu'il décide, dans *Cyganie na polskich drogach* (réédition plus modeste en 1985) de passer sous silence toute la période des actions "productivo-sédentaires" d'après-guerre, avec "leurs échecs, leurs succès, leurs erreurs et leurs points d'interrogation".

<sup>11</sup> "Sur les possibilités d'utilisation des règlements généraux de l'Etat à la population tsigane afin de limiter avant tout son mode de vie mobile".

verte » qu'il entend promouvoir. Enthousiasme socialiste des années 50 ? Cynisme d'apparatchik calculant ses menées pour renforcer son autorité dans un système de parti ? Ivresse de bourgeois réussissant à s'infiltrer dans un monde qu'il décrit à l'envi comme impénétrable ? Combat contre la tsiganophobie des Polonais ? Tout a été avancé et sans doute la vérité est-elle composite. On peut dire qu'à part l'affaire du chefaillon cité plus haut et bien sûr la condamnation du génocide<sup>12</sup>, Ficowski s'est à l'époque fort peu engagé contre le racisme pourtant cinglant dans cette Pologne d'après-guerre : refus d'hospitalisation, de sépulture, violences policières etc... Mais voir dans son soutien à Papùsa une manipulation de propagande politique relève de la paranoïa post-communiste : d'abord rien dans ces vers ne véhicule l'idéologie socialiste, collectiviste ou prosoviétique. Seule la mauvaise foi peut interpréter « Larmes de sang », ce récit sobre et poignant des années d'épouvante, comme un texte de propagande ; l'aide apportée par les Rroms aux Juifs est vraie, de même que la fraternisation avec le maquis, n'en déplaît aux négationnistes. Les seuls poèmes à idéologie douteuse sont ceux qui véhiculent le patriotisme polonais et l'appel à la sédentarisation. Or, ces textes remontent à 1952, sans précision de mois (sauf « Sur la bonne route », écrit à la suite de la conférence ministérielle de 1950), c'est-à-dire bien après l'article incriminé. Il est indubitable que la pression du moment – certains parlent de diktat – a joué un rôle dans les créations de cette année-là ; l'inspiration est en partie étrangère à la poétesse, ce dont témoigne l'obscurité de certains passages. Sur ce point, Ficowski multiplie les contradictions. Il écrit (1986 :238) : « *Disons la vérité : il a bien existé aussi quelques poèmes [...] écrits malgré soi, une sorte de version tsigane du réalisme socialiste. Faisant un éloge pompeux des mesures de sédentarisation* » et y voit un appel de Papùsa à l'administration pour aider les Rroms à la recherche d'un appartement – ce qu'il nie toutefois purement et simplement dans le film *Historia Cyganki* : « *Jamais ni nulle part Papùsa n'a été exposée comme une pionnière de la campagne de sédentarisation. Je ne connais rien de pareil. [...] Je ne sache pas que Papùsa ait jamais été traitée comme un modèle à imiter et de cette manière exploitée par la propagande. Je n'ai entendu parler de rien de tel* ».

Ficowski avance aujourd'hui que l'intention de se stabiliser des Wajs remonte à 1949-1950, donc bien avant les tourments de Papùsa. Or à cette époque, bravant l'appui ministériel, de nombreux fonction-

---

<sup>12</sup> Bien des années plus tard en 1986, il publie pourtant dans ses mémoires des pages remarquables sur les persécutions nazi, ainsi que des réflexions sages et nuancées sur l'ensemble de la question rromani en Pologne. Il y dévoile notamment, bien des lustres après les événements, la personnalité exceptionnelle de Papùsa.

naires locaux leur refusent la possibilité d'acquérir un toit. « *Il me semble* (Ficowski, 1986 :231) *que [les Rroms] n'avaient pas encore l'intention de renoncer au voyage. Je suppose qu'il s'agissait d'autre chose ; ils voulaient profiter de la conjoncture et obtenir de meilleurs toits sur leur tête, en faisant semblant d'obéir aux nouvelles tendances. De ces toits ils avaient sans doute l'intention, comme ils le faisaient auparavant, partir pour les trajets d'été, sachant que l'automne venu, ils sauraient où rentrer sans être condamnés à louer au pied levé des chambres pour l'hiver ».*

Pourtant, même si Ficowski et ses amis ont pu induire des lignes que Papùša n'aurait sans doute pas écrites d'elle-même, il reste loin de la propagande soviétique, qu'il critique dès 1956 comme « *des œuvres qui ne s'élèvent pas au-dessus d'une médiocrité de bon aloi* »<sup>13</sup>. En niant la valeur de ces écrits, il veut sans doute faire de sa « découverte » une première mondiale : « *J'irai jusqu'à dire que la publication des écrits de Papùša est le premier livre au monde contenant des vers en langue tsigane d'un authentique poète* (1956 :30) ».

Dans ce contexte d'incitation à la sédentarisation, Papùša hésite entre la symbiose ancestrale avec la forêt et les commodités de la vie stable – elle qui a vécu dans les bois les horreurs de l'occupation, sans feu, sans vivres, sans soutien. Dès 1956 Ficowski relève dans les vers qu'il recueille « *les nouvelles tendances progressistes, la marche vers l'instruction (elle voyait son fils instituteur), la transgression des habitudes itinérantes, l'aspiration à une vie sédentaire, le besoin d'activité productrice, de création. Parfois dans un seul et même poème se côtoient l'éloge de la vie stable et l'attachement au voyage, en combat et en opposition l'un contre l'autre. C'est ce qui ressort de la poésie de Papùša : ses luttes intérieures, le difficile affrontement entre l'ancien et le nouveau* » (1956 :22). Ce n'est pas un hasard si les passages les plus lyriques sur la vie itinérante sont postérieurs à l'abandon de cette vie – nostalgie inspiratrice. Ficowski assiste à ce dilemme, il le respecte, il n'incite pas à dépasser l'ambiguïté comme le font les soviétiques, il perçoit que la forêt n'est pas seulement un « *élément du paysage décrit, mais aussi un être qui exprime les sentiments, la confidente des émotions [...] Cette forte liaison sentimentale et*

---

<sup>13</sup> Il écrivit en 1990 : "En Union Soviétique, notamment dans les années trente, ont paru des poèmes et de petits volumes poétiques, qui ne se distinguaient pas par leur valeur : tsiganes, ils ne l'étaient guère qu'au niveau de la langue. Il s'agissait surtout de créations bien éloignées de la tradition ancestrale et à caractère de propagande pour rejeter le voyage, présentant la misère du nomadisme en contraste avec les feux de la vie sédentaire et productrice. Papùša n'est pas une poétesse de didactique sociale, même si elle a laissé quelques vers approuvant la productivisation des Tsiganes ; ce n'était pas ses meilleurs vers" ; il est vrai que ce jugement, au demeurant assez injuste pour plusieurs Rroms soviétiques de talent, était de bon ton en 1990.

*imaginaire de Papùša à la forêt est une preuve convaincante, que ce n'est pas seulement l'aspect pratique de la symbiose itinérante qui conduit les tsiganes à vivre en communion étroite avec cette forêt, mais que des facteurs d'attachement purement émotionnel jouent un rôle essentiel* » (1956 :13-14). En réalité, ce à quoi aspire Papùša, c'est « un toit convenable, pouvant servir au moins de lieu permanent d'hivernage entre deux voyages, ce à quoi elle ne voulait en aucun cas renoncer de plein gré ». Mais ce n'est que près de quarante ans plus tard que Ficowski la comprend. Dans les années 50, lui même hésite, à un tout autre niveau que Papùša : c'est l'homme de culture qui craint la disparition d'un élément romantique du patrimoine polonais (il aime évoquer ses soirées au coin du feu avec les Wajs) mais qui est sensible aux projets de sédentarisation-productivisation du communisme.

Aussi bien dans l'article de « *Problemy* » que dans le livre de 1953, Ficowski devance les exigences gouvernementales en intégrant dans ses publications des éléments qui ne lui auraient peut-être même jamais été demandés, comme le souligne Władysław Wajs dans *Historia Cyganki* : « Si Ficowski n'avait pas ajouté des propos impossibles, inacceptables, tout simplement défendus [...], Papùša n'aurait jamais été « souillée » (bannie) par les Tsiganes. La faute de Ficowski est d'autant plus grande qu'il savait très bien qu'il ne devait pas le faire, que quelqu'un pouvait en souffrir ». Il était en effet tout à fait conscient des remous qu'il provoquait, comme il ressort d'une célèbre lettre que Papùša lui adresse en 1952 et qu'il a eu le courage de publier plusieurs fois : « *Petit Frère, tu écris que tu as terminé le livre tsigane, sa ziipen amaro rromano (toute notre vie tsigane) et que lorsque les tsiganes apprendront ce que contient ce livre, tu perdras tes amis tsiganes [...] Mais moi, mon peuple tsigane, je ne l'ai pas trahi, je ne l'ai pas conduit à la potence. Car chacun sait que nous avons volé des poules et dit la bonne aventure, et de quoi nous avons vécu, et pourquoi nous, ce peuple sombre et sage, a arpenté le monde : c'est parce que vous, gazés et raja (« paysans et messieurs »), vous l'avez voulu vous-mêmes et aujourd'hui vous avez [obtenu] ce qu'il y a longtemps, il y a des siècles, vos peuples ont fait de notre peuple. La douleur m'écrase le cœur. Notre peuple, sombre comme la nuit, est tant à plaindre, il a vécu à la belle étoile, il a vécu, il a dû voler et se débrouiller pour vivre. [...] Depuis mon enfance j'en ai rêvé et je n'ai dévoilé que ce que le monde savait depuis longtemps. Tant pis, mon cher Petit Frère, je n'ai qu'une peau, s'ils me l'arrachent, une autre poussera, plus belle et plus noble, plus immaculée. Ils me traiteront de zuklórri (« chienne »). Mais peut-être un jour le monde comprendra-t-il que je n'ai rien fait de mal et que je n'en ai jamais eu l'intention* ».

Il semble que le « Petit Frère » ait lancé Papùša dans le triple enthousiasme de la victoire contre le nazisme, d'une découverte iné-

dite et du socialisme qui s'édifiait. La décision de la famille Wajs d'abandonner le voyage en 1950, l'écho favorable des premiers articles de Ficowski sur les Rroms, la pression du parti, la reconnaissance par Julian Tuwim et même l'attribution d'une bourse de création de quelques mois à Papùša par le Ministère de la Culture et de l'Art, tout comme une certaine affirmation politique de celle-ci, tous ces facteurs ont pu inciter Ficowski et/ou ses amis à « orienter » la plume de Papùša, notamment en 1952. Lui y gagnait en sympathie auprès du régime ; en apparence personne n'y perdait, même s'il était conscient des tiraillements de l'artiste. Pouvait-il prévoir que les poèmes allaient servir à la propagande d'Etat pour la fixation des Rroms par la contrainte ? Que pour cela leur existence, parfois leur titre, seraient mentionnés, mais leur contenu pratiquement jamais ? Pouvait-il prévoir que cela reviendrait aux oreilles des chefs coutumiers<sup>14</sup>, comme l'expression de la trahison d'une des leurs – alors qu'ils ignoraient tout de ce qu'elle avait écrit en réalité, qu'ils refusaient même fièrement d'en prendre connaissance ? Or, tous, ne l'oublions pas, sortaient d'un génocide et consciemment ou instinctivement ils percevaient le danger d'une disparition de la tsiganité, de sa spécificité ethnique.

Malgré tout, Ficowski publie *Cyganie Polscy*, dont il dira plus tard (dans le film *Historia Cyganki*) : « *Mon livre de 1953 a été un livre souillé, écrit avec diverses concessions à la censure, car autrement, il ne serait purement et simplement jamais paru. Tuwim aussi, qui me patronnait aux éditions PIW, m'avait mis d'avance en garde que je devais le saupoudrer d'aromates bien choisis afin de le rendre digeste à la politique culturelle, mais je me rends compte que ce livre était un livre faussé* ». Or, ces « concessions » vont faire, pour le malheur de Papùša, bien plus que les vers qu'elle a effectivement publiés : elles ravivent parmi les Rroms les rumeurs de trahison de soi-disant « secrets » et déclenchent le déferlement de leur fureur, basée sur des on-dit, des ragots, jamais des preuves de sa faute – il n'y en avait pas. Il a été prétendu qu'une *kris* s'était rassemblée pour la juger : sans doute un mythe de plus, car elle en serait sortie blanchie.

Ce sont avant tout les pressions de l'administration et la propagande à la radio, alimentées par les menées de Ficowski utilisant le nom de Papùša, qui déclenchent l'indignation des Rroms, et non le fait que l'une d'elle mette par écrit ses improvisations. La réaction épidermique de défense ainsi suscitée s'étend alors au rejet de

---

<sup>14</sup> "Papùša m'a mis en garde de ne jamais citer son nom, dans aucune publication. Je le lui ai juré solennellement, d'autant qu'elle aurait été gravement menacée par les Tsiganes" (lettre de Ficowski à Tuwim, déc. 1950, citée dans 1986 :203). Il s'est donc contenté de citer son nom rromani, celui sous lequel elle était connue de tous les Rroms...

l'instruction, de l'écrit, de Papùša même, car la situation est déjà devenue dramatique et les passions ne sont plus contrôlées. Interpréter le rejet de l'écriture par les Rroms comme la cause initiale des tourments qui s'abattent sur Papùša revient à une tentative triviale de réinsertion du problème dans le stéréotype habituel du tzigane nomade, farouche, illettré et décidé à le rester, inventé par les gazés et susurré dans tous les documentaires avec la conponction paternaliste des bien-pensants. Ficowski n'a recours à ce procédé que pour se disculper. Lorsqu'en 1950 Papùša arrive chez lui avec la revue « *Problemy* » contenant le fameux interview et dont la couverture représente une ablette dans une main ouverte en l'accusant : « *maintenant tu me tiens comme ce poisson dans la main* », Ficowski se retranche derrière une interprétation bien surprenante pour un littérateur : prétendant que Papùša croit naïvement que cette image la représente au propre, il feint de ne pas voir qu'elle s'adresse à lui par métaphore – ce qui n'a pourtant rien d'étrange, surtout chez une poétesse.

Quant aux affirmations de certains anciens sur la nocivité de l'instruction, si elles ne sont qu'un symptôme d'obscurantisme, il est à craindre que le pronostic de « *fin des Tsiganes* » et d'assimilation, ait une part de juste malgré tout même si : « *ce processus ne sera sans doute pas rapide, mais il peut en fin de compte conduire à la mort de la langue et de toute la culture populaire des tziganes* (1990:8) ». La rigidité de Ficowski rejoint celle des chefs coutumiers : la tzigantité sera immuable ou elle ne sera pas – ce qui est l'approche culturelle dominante de la Pologne et des pays voisins. L'altérité du tzigane (et du juif) et l'hostilité de la population dominante contre eux sont essentielles pour conforter l'identité de cette dernière dans le contexte d'états qui se veulent monoethniques. Le rejet de l'autre et le repli par lequel cet autre répond semblent bien un trait acquis par les Rroms des Carpates au contact des mentalités locales.

Dans ce contexte, on comprend mieux que Ficowski ait continué à traiter sa « découverte » comme un objet, qu'il ne l'ait pas aidée à se former, à réaliser ses aspirations d'instruction. Avant la colère des anciens, une telle carte aurait pu être jouée, mais lui, comme Polonais, il ne pouvait alors voir dans Papùša une partenaire, une égale en puissance, mais seulement un « *phénomène artistique qui a nom Papùša...* » (premiers mots de l'édition de 1990). Malgré sa bonne volonté, il ne songe pas à l'inciter aux études, au contraire de Tuwin, qui lui fait obtenir en 1952 une bourse de quelques mois par le Ministère de la Culture et des Arts – alors que les appels à l'instruction foisonnent dans les écrits. Lui aussi, comme les anciens, penserait-il donc que l'instruction dénature le Rrom, comme un[e] Rrom[ni] cessait *ipso facto* d'être Rrom[ni] ? On sait combien cette vue est

tenace. Le besoin d'une altérité rromani, par rapport au Polonais, à l'Allemand, au Hongrois, transcende toute la meilleure volonté de respect qu'il peut avoir, et dans cette soif d'altérité il y a peut-être une certaine peur de concurrence, comme le relève Jèta Duka : les gens installés dans la culture acceptent que la tsigane écrive, mais qu'elle reste à sa place, et surtout qu'elle dépende du gazo. C'est là un reproche majeur qui peut être fait à Ficowski – mais aurait-il pu éviter cette attitude, étant donné sa classe sociale et la grande rigidité intellectuelle et sociale de la Pologne ? Même s'il est toujours difficile de replacer des actes dans un contexte passé, on ne peut éviter l'impression que le tsiganologue a cyniquement tenu à nourrir sa carrière en tirant parti de la confiance que Papùsa avait mise en lui, et qu'il ne s'est pas interrogé un seul instant sur les conséquences que cela pouvait représenter pour elle.

Papùsa s'était heurtée à la manipulation des gazés, qui brandissait son nom comme un étendard de ralliement – la voici livrée à la colère des siens, qui voient dans toute évolution reconnue une menace pour leur position. Déjà orientés par l'ambiance générale du pays, ses vers sont cités sélectivement à l'appui d'une politique autoritaire. Elle est bien sûr accusée de pousser à la sédentarisation, donc de saper l'identité rromani elle-même, alors que sa sincérité – doublée d'un peu trop de confiance – lui avait fait simplement décrire, assez maladroitement il est vrai, le dilemme qu'elle ressentait. Mais une accusation en appelle une autre, et les suivantes viennent d'elles-mêmes à la rescousse : elle est injuriée, battue, menacée, tenue à l'écart pour des crimes imaginaires qui vont dans le sens de la malveillance tribale et de l'ambition de ceux et celles qui la jalouent.

Que ce soit une femme qui, « au lieu de rester à sa place », apporte un élément de progrès dans la vie de ces Roms a sans doute rendu plus critique encore l'acceptation de la dite nouveauté. Le clan traditionaliste se serait plus facilement enorgueilli d'un Rrom poète que de la création d'une femme. Pourtant on constate que la volonté du passage à l'écrit, de laisser un témoignage et de perpétuer une parole, est bien souvent féminine dans les sociétés essentiellement orales. Cette aspiration peut être partagée à terme par l'ensemble du groupe, tant que personne ne tente de s'appropriier les dynamismes naissants et que le libre choix reste ouvert.

En 1953, Tuwim meurt. Ficowski se garde d'intervenir dans les débats, qu'ils soient publics ou privés, pour rétablir la justice et la vérité. Il quitte la scène ; on lui prête cette parole : « *il faut chez les tsiganes recueillir le plus de données possible et partir le plus loin*

*possible d'eux pour les publier sans qu'ils le sachent*<sup>15</sup> ». Pourtant il parlait dans ses derniers ouvrages de cette période comme du « *drame d'un peuple* », « *du grand drame des tsiganes* » ; il parle aussi de la tragédie personnelle de Papùsa... Il souligne qu'à ce titre, elle a été « *le chanfre du sort tragique de son peuple* » – de l'ethnocide au cultu-rocide. Mais à quel prix ?

Papùsa tombe gravement malade, hantée par des angoisses dont elle ne débarrassera jamais à fond. Elle part à Varsovie pour tenter de reprendre ses œuvres au PEN-Club polonais, mais elle est courtoisement éconduite le président de cette institution. Elle rentre alors chez elle et brûle dans son fourneau plusieurs dizaines de poèmes, par ce fait perdus à jamais, avec les quelques autres papiers qui lui étaient restés. A la suite de cela elle se referme sur elle-même, avec son vieil époux et quelques proches, vivant à part des Rroms et à part du monde. Elle sombre dans une dépression qui la conduit six mois en maison de repos. Les moineaux restent ses derniers confidents. En 1970 elle écrit quelques nouvelles pièces, en polonais seulement mais où l'on retrouve la fraîcheur d'antan, et elle meurt le 8 février 1987.

Initialement, son lyrisme n'est que la forme écrite, transcrite sur le conseil de Ficowski, des improvisations fugaces et sans contrainte savante qu'elle concevait spontanément. Nous donnons ici une de ces improvisations, jaillie au cours d'une interview et montrant la spontanéité de sa création (l'interview étant en polonais, nous ne donnons que la traduction française) :

I.  
Moi, je voyais le ciel  
si beau ces soirs-là,  
les étoiles – quelque chose m'attirait  
loin de moi l'idée  
d'écrire un poème.  
Je ne pouvais m'endormir  
tout simplement je regardais.  
Et les autres dormaient  
Je me levais, j'allais dans la nuit  
petite fille  
je caressais les chevaux  
j'allais au bord de l'eau.  
Là-bas étaient mes roches,  
tel arbre mon ami

---

<sup>15</sup> Cf. "Si tu étudies les mœurs des peuples dits exotiques, sache patienter, ne révèle pas trop tôt tes trophées : fais-le quelque part loin d'eux, sur l'autre hémisphère et, si possible, après la dernière aventure, après avoir parcouru la dernière route. Alors – même si des ragots maléfiques te poursuivent – ils ne pourront rien te prendre, ni en rien te nuire" (1986 :33).

tout était si imposant  
pour une enfant  
et tout cela, sans doute  
en moi est resté.

II.

Ces années d'enfance étaient si belles  
car nous étions  
dans notre vrai  
et vous savez, Monsieur,  
prenez un oiseau  
enfermez-le dans une cage  
un rossignol, Monsieur,  
même s'il chante si joliment  
c'est triste pour lui.

III.

Jamais je n'oublierai les miens  
jamais  
et jamais je n'oublierai mes voyages  
je suis si fier d'eux  
d'eux et de ma vie,  
et je vous prie de ne pas dire  
que je me sens mal.  
Je me sens très bien  
Je suis franche et le dis,  
je le dis du fond du cœur  
cette fillette asiatique sauvage  
croyez-la.  
Croyez  
celui qui a marché  
les mains nues les paumes nues  
qui a vécu par le monde  
erré Dieu seul sait où  
celui-là malgré tout est heureux.  
Mais aujourd'hui non,  
aujourd'hui il faut travailler  
aujourd'hui il faut apprendre  
et celui qui n'est pas habitué  
est comme un oiseau en cage  
mais lorsque malgré tout il comprendra  
ce qu'est la vie  
alors il s'habituerà  
et les forêts se lèveront

avec les tsiganes elles se lèveront  
ces forêts pleines de sève  
oui, elles se lèveront encore une fois derrière nous  
mais elles pleureront  
dans le bruissement des feuilles  
dans le soupir du vent.

\* \* \*

Les critiques sont très partagés sur Papùša et son œuvre. Pour les uns, elle n'a de mérite que de pionnière – pionnière passive même, car promue par Jerzy Ficowski. Pour les autres, elle est un personnage majeur de l'histoire de la littérature des Rroms. En fait ces approches ne sont pas si incompatibles qu'elles y paraissent. Les rares enregistrements de sa voix révèlent que ses vers sont animés d'une musicalité saisissante – que la transcription ne rend pas le moins du monde. Derrière l'ingénuité des images, l'art naïf des vers de Papùša, l'forme écrit met forcément l'accent sur certaines longueurs, des redites, de comparaisons usées qui pour elle semblaient originales – Ficowski est conscient des faiblesses littéraires de sa protégée, ce qui est normal chez un Polonais rompu à des exigences formelles très strictes, et il les analyse sans complaisance dans ses publications successives ; il retaille aussi certains passages, il élimine ce qu'il ne comprend pas – sans interroger Papùša « de peur de la décourager » affirme-t-il. C'est là le texte qui nous est parvenu et qui a fait savoir au monde entier qu'il « était une fois une rromni »...

Papùša avait sans doute un talent certain, qui n'a pas pu atteindre sa maturité d'abord parce que la composition poétique en rromani apparaissait à l'époque comme un phénomène exotique, voire un paradoxe, et non comme l'expression normale d'une création, ensuite en raison des manipulations et pressions dont elle a été victime.

Donc poétesse, sans doute, mais non aboutie en raison d'un contexte historique qui lui coupait les ailes. Papùša fut à la fois révélée et étouffée par Ficowski dans l'utilisation qu'il fit de ses improvisations transcrites. Ses textes restent attachants, souvent subtils derrière une ingénuité de surface, émouvants aussi, mais l'histoire de son personnage est également pleine d'enseignements. Les associations d'aide aux femmes rroms proclament à qui veut l'entendre leur slogan : "Femme et tsigane – deux fois victimes". L'exemple de Papùša montre que la réalité est bien plus complexe et trompeuse, à la fois sournoise et brutale, et leur addition arithmétique bien loin de rendre compte des mécanismes à connaître pour les combattre. Ne serait-ce qu'à ce titre la biographie de Papùša est en elle-même un

témoignage montrant comme un faisceau de pressions, chacune prise à part presque anodine, peut ruiner la créativité, les rêves, la vie familiale et sociale puis finalement la santé et l'œuvre d'une femme qui emporte avec elle bien plus de poésie qu'elle ne nous en laisse, comme le dit le poète cossovar Kujtim Paçaku dans son poème "Authentique fille des plaines" qu'il lui a dédié<sup>16</sup> :

Creusez profondément la Pologne,  
fouissez profondément Varsovie...  
Sous la terre durcie  
il y a un cœur tendre,  
un cœur recouvert  
de pierres noires.

Vous trouverez  
une tzigane  
ensevelie  
avec ses chants.  
Si vous soulevez  
son linceul  
vous la verrez enveloppée  
de poèmes.

Terre  
toi qui recouvres  
une poétesse  
une des nôtres,  
tu sais peut-être si en son cœur  
il y a encore beaucoup de chants ?

Oui, il abonde de chants,  
ce cœur si sensible,  
ce cœur pétri d'authenticité rrom,  
c'est ici,  
c'est là-bas  
partout ton nom est sur nos lèvres.

\* \* \*

Voici réunies enfin en une plaquette ces "chansons tziganes composées dans la tête de Papùsa", avec une traduction française. Elles

---

<sup>16</sup> P. 72-73 du volume "Les oiseaux du ciel (chants d'hiver) / E devlesqe çirikle (jevendesqe gilă)". Paris, L'Harmattan 2009.

nous laissent mesurer ce qu'aurait pu apporter au monde le talent de Papùša si, au lieu de craindre de la dénaturer ou de la décourager, son « découvreur » l'avait réellement épaulée de telle sorte qu'elle puisse réaliser son propre rêve ; en d'autres termes, si au lieu d'en faire un objet, il lui avait permis d'être pleinement sujet.

Dans ses mémoires, Ficowski termine le chapitre consacré à Papùša par ces mots : « *Pardonne-moi, si tu peux* ».

Remarque : Rrom/tsigane – dans les textes du présent ouvrage nous n'avons pas éliminé le mot "tsigane", pourtant scientifiquement impropre. En effet, il a est porteur d'une connotation émotionnelle importante en Pologne et chaque fois que ce trait apparaît, nous avons opté pour "tsigane" (sans majuscule) tandis que lorsque le contexte est neutre et descriptif, c'est Rrom (adj. rrom ou rromani), le nom du peuple rrom en langue rromani qui est utilisé.